

Approches dérivationnelles et procédurales des opérateurs et connecteurs temporels : les exemples de *et* et de *enfin*

Jean-Marc Luscher
Jacques Moeschler
Université de Genève

1. Introduction

L'analyse des **connecteurs** s'est orientée depuis peu vers la description des emplois et du sémantisme de marques non argumentatives (cf. notamment les descriptions présentées dans les *Cahiers de Linguistique Française* 8). Parmi eux, on trouve un ensemble d'adverbes et de conjonctions dont la propriété principale est de dénoter une connexion d'ordres temporel et énonciatif. Les prototypes les plus remarquables de cette classe sont *et*, *alors*, *enfin*, *finalement*, *maintenant*, dont les valeurs temporelles et énonciatives sont respectivement illustrées par les exemples (1-5a) et (1-5b).

- (1) a. Paul ouvrit la porte **et** manqua la marche.
b. A : Il paraît que Paul va se marier.
B : **Et** que veux-tu que ça me fasse ?
- (2) a. Fignon démarra. **Alors** LeMond réagit.¹
b. **Alors** je résume ce que j'ai dit.
- (3) a. Les coureurs sont arrivés dans l'ordre suivant : d'abord Millar, puis Delgado, **enfin** Mottet.
b. Ça serait gentil d'aller voir Pierre. **Enfin**, tu fais ce que tu veux.
- (4) a. Sont arrivés du groupe de tête d'abord Millar, ensuite Delgado, **finalement** Mottet.²
b. Les enfants sont allés se coucher tôt. **Finalement**, la campagne leur fait du bien.
- (5) a. Chut ! **Maintenant**, il dort.
b. Tout le monde donne Fignon favori. **Maintenant**, pourra-t-il résister à LeMond ?

¹ Notons qu'un enchaînement du type *Il semblait alors en pleine forme* ne contient pas le connecteur *alors*. Celui-ci correspond en fait au *alors*₂ de Jayez (1988), dont la position syntaxique est typiquement intercalée, et qui a pour nous valeur d'opérateur.

² Pour éviter tout malentendu, nous précisons que les exemples (3a) et (4a) n'ont pas pour fonction d'imposer des lectures discriminant les valeurs temporelles (d'opérateur) d'*enfin* et de *finalement*.

Bien que ces exemples ne constituent pas les seuls emplois de ces connecteurs, la récurrence de leurs valeurs temporelles et énonciatives en font une propriété saillante qui soulève les questions suivantes :

- (i) Ces valeurs sont-elles le propre du connecteur ou sont-elles favorisées par la combinaison des informations linguistiques (connecteur et énoncé) et des informations contextuelles ?
- (ii) Y a-t-il une relation entre les valeurs temporelles et énonciatives et les autres valeurs possibles (causales, oppositives) ?
- (iii) De quelles connaissances doit disposer l'interprétant pour dériver la valeur appropriée dans un contexte particulier ?

Ces trois questions sont de niveaux différents. Elles posent en effet respectivement des problèmes descriptifs, théoriques et cognitifs. Le but de cet article est de fournir des éléments de réponses à ces questions. Ces réponses se baseront d'une part sur une critique des approches 1) lexicographique, 2) de type pragmatique intégrée et 3) minimaliste, que nous qualifieront globalement de **dérivationnelles**, et d'autre part sur une proposition de stratégie d'analyse alternative que nous appellerons **procédurale**. L'approche procédurale est, selon nous, plus adéquate descriptivement que les approches dérivationnelles, et également plus compatible avec le cadre théorique adopté ici, à savoir la théorie de la pertinence (cf. Sperber & Wilson 1989).

2. Approches dérivationnelles des connecteurs

Nous distinguerons trois types d'approches dérivationnelles :

- (i) La première, lexicographique (appliquée à *et* et à *enfin*), consiste à dériver les différents emplois d'un connecteur à partir d'un ensemble de propriétés syntaxiques et/ou sémantiques communes et hiérarchisées (cf. en annexe I.1 la simplification de l'entrée *et* du *TLF* distinguant cinq branches constituant les racines des emplois).
- (ii) La seconde, liée à la pragmatique intégrée, consiste à donner à une séquence, par exemple *X enfin Y*, une description générale visant à spécifier le statut de X et de Y beaucoup plus que celui du marqueur. L'arborescence obtenue (cf. l'annexe II pour la description de *enfin* donnée dans Cadiot et al. 1985) correspond ainsi à une spécification des variables intervenant dans la description, et notamment des variables cotextuelles et contextuelles du marqueur.
- (iii) La troisième approche dérivationnelle, dite minimaliste, consiste à donner une description logiciste du marqueur (*et*, *ou*, *si*) distincte de ses différents emplois ou «effets de sens», considérés comme impliqués non par le sémantisme du marqueur,

mais par des mécanismes conversationnels (Principe de Coopération, maximes conversationnelles) et contextuels (cf. notamment de Cornulier 1985).

Ces différentes approches, si elles sont pour nous inadéquates, ont néanmoins le principal mérite de poser un ensemble de problèmes théoriques cruciaux pour la description des connecteurs.

2.1. Propriétés des trois approches

Les approches lexicographique et de type pragmatique intégrée posent le problème de l'unicité lexicale de ces marqueurs : sommes-nous en effet en présence d'un seul morphème ayant des sens différents ou de plusieurs morphèmes différents ? La question a été abordée de front dans le cadre des approches du type pragmatique intégrée, notamment à partir de la distinction entre *opérateur* et *connecteur* dégagée pour les analyses de *mais* et de *parce que*.

Dans le cas de *mais*, les différentes réalisations morphologiques (*aber-sondern, sino-pero*), ainsi que les différentes propriétés syntactico-pragmatiques de ces morphèmes, ont incité Anscombe & Ducrot (1977) à voir derrière l'unicité morphologique de *mais* en français un cas d'homonymie : la même entité lexicale correspond en fait à deux morphèmes, *mais_{SN}* et *mais_{PA}*. Dans cette perspective, le problème de l'unicité de la description ne se pose pas, mais il devient central dans Moeschler (1989) et dans Luscher (1988-89) qui proposent des analyses intégrant les valeurs de *mais_{SN}* et de *mais_{PA}* en termes procéduraux.

Dans le cas de *parce que*, les réponses sont également divergentes. Pour le Groupe λ-1 (1975), les propriétés syntactico-sémantiques de *parce que* différencient nettement la valeur d'opérateur causal de la valeur explicative ou justificative du connecteur. Mais les deux interprétations sont si proches dans les cas non marqués (absence de négation, acte illocutoire non marqué, etc.) que la différence morphologique liée à l'opposition entre *parce que_{OP}* et *parce que_{CONN}* semble devoir être remplacée par une différence d'emploi (cf. Moeschler 1989).

L'approche lexicographique est basée sur une stratégie descriptive «en miroir», liée au type de travail opéré par le lexicographe. Son domaine de départ est constitué d'un corpus d'où il tire, par regroupements successifs, des sous-classes, puis des classes aboutissant finalement au classement correspondant à la description de l'entrée lexicale (cf. schéma 1).

Deux propriétés définissent ce type d'analyse :

- (i) Si deux énoncés E_1 et E_2 présentent deux caractéristiques a et b et si a est primordiale dans E_1 et secondaire dans E_2 et inversement pour b , alors les exemples constituent deux emplois différents et donnent naissance à deux sorties distinctes.

(ii) L'ensemble apparemment fermé d'énoncés de départ est en fait un ensemble ouvert : la découverte d'un énoncé ne correspondant à aucune sortie amène à une nouvelle entrée ; ainsi le nombre d'entrées est directement proportionnel à la finesse de l'analyse (cf. la différence entre dictionnaires pour la description de *enfin* : on passe de deux sorties dans le *Larousse Élémentaire* à cinq dans le *Lexis* et à dix-sept dans le *TLF*).

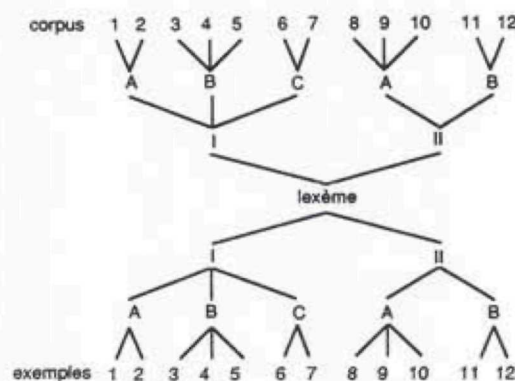


Schéma 1. Démarche lexicographique

L'approche minimaliste, de son côté, a le mérite de poser la question des propriétés sémantiques nécessaires et suffisantes à la dérivation. A ce titre, elle contraste singulièrement avec l'approche de type pragmatique intégrée, dans la mesure où cette dernière explique les différents emplois dérivés à partir des conditions d'emploi des unités sémantiques connectées. L'approche minimaliste n'a pas recours à une telle explication : elle assume en effet que ce sont les propriétés des conjoints, ainsi que le recours à des règles pragmatiques, qui permettent l'attribution des valeurs dérivées au connecteur, et notamment des valeurs temporelle et causale de *et* :

- (6) Jules se leva *et* partit au travail.
- (7) Socrate but un coup *et* tomba raide.

2.2. Critique des approches minimaliste et de type pragmatique intégrée

L'approche du type pragmatique intégrée, en donnant une caractéristique générale du sémantisme des connecteurs, s'expose à un certain nombre de difficultés, dont nous n'en retiendrons que deux à propos de la description de Cadiot et al. (1985) donnée pour *enfin*. Ces critiques portent sur le fait qu'il faut intégrer dans une même description des contenus d'une part hétérogènes et d'autre part éloignés du

point de vue psychologique, notamment le fait que *enfin* signale «le dernier terme d'une suite» ($X, Y, \text{enfin } Z$), la résignation (*enfin, c'est comme ça!*) ou le soulagement (*enfin te voilà!*).

L'approche minimaliste n'est pertinente que pour les connecteurs dits logiques, à savoir pour les marqueurs comme *et*, *ou*, *si* qui ont une signification explicite et univoque dans les langages logiques comme le calcul des propositions ou le calcul des prédicats. La description des connecteurs non logiques ne pouvant se faire sur la base des connecteurs logiques équivalents (il n'y a pas d'équivalents logiques de *parce que*, de *mais*, de *enfin*), l'approche minimaliste perd de sa consistance. On pourrait certes tenter une description qui viserait à assumer une base logique aux connecteurs non logiques, et notamment traduire minimalement $P \text{ mais } Q$ par $P \wedge Q$. Mais outre le fait que cette traduction est triviale et ne rend pas compte des propriétés argumentatives et inférentielles spécifiques à *mais*, elle est contestable en soit (cf. Luscher 1988-89 pour une traduction «logique» alternative du *mais*_{OP}, à l'aide de l'opérateur *w* de disjonction exclusive). Cela dit, l'objection la plus importante à l'approche minimaliste ne porte pas sur son caractère logiciste, mais sur le fait qu'elle n'explique ni les interprétations causales, temporelles et énonciatives, ni leurs relations. Notamment, une contrainte de *et* est la relation entre interprétation causale et interprétation temporelle. Cette relation est unidirectionnelle, puisque, comme le montre (5), l'interprétation causale implique l'interprétation temporelle, l'inverse n'étant pas vrai. De plus, si comme le veut l'approche minimaliste, *et* était réductible à sa signification logique \wedge , on devrait s'attendre à une absence de contrainte sur les contenus des deux conjoints. En d'autres termes, le connecteur *et* devrait pouvoir connecter n'importe quelles propositions. Il n'en est bien évidemment pas ainsi, notamment lorsque *et* connecte des prédicats dans la structure $X \text{ est } Y \text{ et } Z$. Nous ne mentionnerons qu'une condition d'emploi sur *et* (remarque de Jacques Jayez) qui semble être effective dans certains contextes uniquement : celle selon laquelle Z implique Y . Soient les exemples suivants :

- (8) a. Il est suisse et jurassien.
b. Il est commerçant et pâtissier.

Le rapport implicatif entre Z et Y semble être une condition suffisante pour l'emploi de *et* en (8a), alors qu'il ne l'est pas en (8b) : un tel rapport est trivial et disparaît au profit d'une autre implication liée à *et*, à savoir l'implication selon laquelle Z relève d'un domaine sémantique différent. Ce que l'on doit inférer de (8), ce n'est pas que le locuteur veut dire que les jurassiens sont des suisses ou que les pâtissiers sont des commerçants, mais que *suisse et jurassien* sont des entités appartenant à des domaines différents, ce qui est difficile à inférer en (8b) à propos de *commerçant et pâtissier*.

3. Approche procédurale

L'approche que nous allons proposer peut être globalement qualifiée de procédurale. Cette approche a trois caractéristiques :

(i) Elle distingue **sémantisme** et **emploi** du connecteur. La description sémantique contient les informations minimales intervenant au niveau de la forme logique de l'énoncé. Ces informations sont regroupées sous l'entrée logique du concept correspondant au marqueur, et sont formulées sous forme de règles d'élimination. Ces règles ont simplement pour fonction de détacher de la forme complexe *P conn Q* la variable *conn*. Par exemple, les règles d'élimination de *parce que* (cf. Blakemore 1987), *mais* (cf. Luscher 1988-89), et *et* (cf. Sperber & Wilson 1989) peuvent recevoir les formes suivantes :

(9) input : *P parce que Q*
 output : (i) *P*
 (ii) *Q*
 (iii) *CAUSE (Q, P)*

(10) input : *P mais Q*
 output : (i) *w (P, Q)*
 (ii) *Q*

(11) input : *P et Q*
 output : (i) *P*
 (ii) *Q*

(ii) La valeur sémantique obtenue par l'application des règles logiques correspond à la **valeur d'opérateur** du marqueur. Ainsi, l'emploi causal de *parce que* correspond à sa valeur d'opérateur, de même pour l'emploi rectificatif de *mais*. L'une des implications de l'approche procédurale est que la distinction opérateur/connecteur n'est pas une distinction de nature lexicale ou morphologique : c'est une distinction de niveau d'analyse. Cette hypothèse a deux corollaires :

- si la valeur de l'opérateur relève du niveau sémantique, alors elle constitue la valeur par défaut du connecteur (c'est l'emploi d'opérateur d'un connecteur);
- si la valeur du connecteur relève du niveau pragmatique, alors le processus d'interprétation fait intervenir des données contextuelles.

(iii) Dans l'approche procédurale, la relation entre sémantisme de base et emplois n'est pas explicative (le sémantisme n'expliquant pas la possibilité des différents emplois), mais d'incrémentation. En d'autres termes, il n'y a pas une valeur de base opposée à un ensemble de cas particuliers, mais au contraire une hiérarchie d'emplois, correspondant à la hiérarchie des instructions intervenant dans l'analyse du connecteur. Cette hiérarchie détermine notamment les chemins du parcours dans

la procédure, chaque noeud intermédiaire et/ou terminal correspondant à un emploi du connecteur¹.

En résumé, l'approche procédurale est dictée par les principes de la théorie de la pertinence. En effet :

- (i) Elle distingue analyse sémantique (linguistique et incomplète) et analyse pragmatique (inférentielle et complète).
- (ii) Elle donne un statut central, mais non déterminant, aux marqueurs (dont les connecteurs) dans l'interprétation; les connecteurs ont en effet une fonction de guidage (liée à leurs instructions) et d'optimisation de la pertinence (visant à produire un rendement effets contextuels/effort cognitif optimal).
- (iii) Après l'application du groupe instructionnel de premier niveau², c'est le principe de pertinence qui décide de la poursuite ou de l'arrêt du parcours dans la procédure. La complexification des interprétations correspond ainsi à la profondeur des parcours dans la procédure d'interprétation : moins la procédure est parcourue, plus l'interprétation est simple et moins les effets contextuels sont grands ; plus la procédure est parcourue, plus l'interprétation est complexe et plus les effets contextuels sont nombreux.

4. L'exemple de *et*

Et est certainement l'un des marqueurs les plus complexes au niveau de ses emplois³, bien que son sémantisme puisse a priori paraître élémentaire. Dans ce paragraphe, nous ne prétendons pas à une analyse exhaustive et complète de ce marqueur, mais nous formulerons des éléments de réponse aux questions suivantes :

- (i) les emplois conjonctifs intra-propositionnels exhibent-ils les mêmes propriétés sémantiques et pragmatiques que les emplois conjonctifs inter-propositionnels ?
- (ii) les emplois inter-propositionnels de *et* (emplois temporels, causaux, énonciatifs) sont-ils du ressort de *et* ou des propriétés linguistiques des énoncés connectés et du contexte ?
- (iii) comment une approche procédurale peut-elle rendre compte de ces emplois ?

¹ On trouve de bonnes approximations de cette stratégie dans Jayez (1988) à propos de *alors*, dans Luscher (1989a) à propos de *d'ailleurs*, dans Luscher (1990) à propos de *mais*, et dans Moeschler (1989) à propos de *parce que*.

² Cf. Luscher (1989a) pour la distinction entre instruction de base et instructions de second niveau et une application de cette stratégie de description à *d'ailleurs*.

³ Cf. à l'annexe I.3 le schéma des emplois de *et* d'après la description du TLF. Le lecteur qui consultera cette entrée constatera que ce schéma est encore une simplification par rapport aux informations données dans l'article du TLF.

4.1. Connexions intra ou inter- propositionnelles

Deux problèmes principaux peuvent être rattachés à la connexion intra-propositionnelle par *et* : d'une part le problème de la détachabilité des implications analytiques et d'autre part celui de la distributivité.

(i) La détachabilité est illustrée par les énoncés suivants et leurs implications analytiques, liées à la règle d'élimination (11) :

- (11) input : P et Q
output : (i) P
(ii) Q
- (6) Jules se leva et partit au travail.
- (12) a. Jules se leva.
b. Jules partit au travail.
- (13) Jean a mangé une pizza au fromage et au jambon.
- (14) a. Jean a mangé une pizza au fromage.
b. Jean a mangé une pizza au jambon.

Si (6) implique analytiquement (12a) et (12b), il n'en va pas de même pour (13), qui n'implique aucune des propositions de (14) : une *pizza-au-fromage-et-au-jambon* n'est ni une *pizza-au-fromage*, ni une *pizza-au-jambon*¹. En d'autres termes, si la structure (15) implique bien (16), il n'en est pas de même pour (17) et (18), dans la mesure où le domaine de la conjonction n'est pas celui d'entités de troisième ordre (propositions), mais celui d'entités du deuxième ordre (prédicats)² :

- (15) P et Q
- (16) a. P
b. Q
- (17) N est Y et Z
- (18) a. N est Y
b. N est Z

Les exemples de type (13), contrairement à (6), exhibent donc la non-détachabilité de *et* dans ses emplois intra-propositionnels, ce qui implique un traitement différencié du marqueur selon la nature propositionnelle ou non-propositionnelle des segments qu'il relie.

¹ Il faut bien entendu comprendre *pizza-au-fromage* comme signifiant *pizza-entièrement-au-fromage*. Une *pizza-au-fromage-et-au-jambon* est d'une certaine façon une pizza au fromage, mais pas dans le sens de l'interprétation impliquée par la règle d'élimination de *et*.

² Cf. Lyons (1978) pour la distinction entre entités du premier ordre (termes), entités du deuxième ordre (états, événements, actions) et entités du troisième ordre (propositions).

(ii) La distributivité est une propriété impliquant ou impliquée par la détachabilité. En effet lorsque les constituants *Y* et *Z* connectés par *et* ne sont pas détachables, *et* n'est pas distributif et la règle (19) n'a pas lieu de s'appliquer :

- (19) Règle de distributivité de *et* :
 $XR(Y \text{ et } Z) \rightarrow (XR Y) \text{ et } (XR Z)$

On comprend alors pourquoi il n'est pas possible, à partir de (13), de tirer l'implication (14c), résultat de la règle de distributivité : les implications analytiques (14a) et (14b) n'étant pas détachables, il n'est pas possible de les conjoindre.

- (14) c. Jean a mangé une pizza au fromage et Jean a mangé une pizza au jambon.

Par contre, la distributivité est une condition nécessaire de la détachabilité, lorsque *et* est intra-propositionnel. Si on veut effectivement détacher les implications (21a) et (21b) de (20), il est nécessaire de passer par (21c), résultat de l'application de la règle de distributivité :

- (20) Pierre et Marie travaillent.
 (21) a. Pierre travaille.
 b. Marie travaille.
 c. Pierre travaille et Marie travaille.

Cela dit, l'interprétation de (20), donnée en (21c), n'est pas nécessaire. Par contre, elle l'est lorsque *et* reçoit une interprétation non strictement conjonctive et fonctionne comme connecteur. C'est le cas notamment des exemples (22) et (7), qui, pour recevoir respectivement une interprétation temporelle (de concomitance) et causale, doivent donner lieu aux implications (23) et (24) :

- (22) Pierre lit et prend des notes.
 (7) Socrate but un coup et tomba raide.
 (23) a. Pierre lit.
 b. Pierre prend des notes.
 (24) a. Socrate but un coup.
 b. Socrate tomba raide.

Par convention, nous appellerons le *et* intra-propositionnel non détachable ***et*-opérateur** (*et_{OP}*) et le *et*, intra ou inter-propositionnel, détachable ***et*-connecteur** (*et_{CONN}*). La relation entre détachabilité et distributivité peut alors se résumer de la manière suivante :

- (25) a. *et* non détachable \rightarrow *et* non distributif \rightarrow *et*-opérateur
 b. *et* distributif \rightarrow *et* détachable \rightarrow *et*-connecteur

En distinguant *et_{OP}* de *et_{CONN}*, nous avons donc répondu à la première question («les emplois conjonctifs intra-propositionnels exhibent-ils les mêmes propriétés

sémantiques et pragmatiques que les emplois conjonctifs inter-propositionnels ?»). Les tests de détachabilité et de distributivité constituent donc des tests sûrs permettant de définir, parmi les emplois de *et*, lesquels ont un effet pragmatique et lesquels n'ont pas d'effet pragmatique. C'est à l'examen de *et_{CONN}* que nous nous attarderons pour examiner ses différents emplois et les instructions pragmatiques qui lui sont associées.

Notre position est à ce titre différente des interprétations gricéennes classiques (auxquelles appartient l'approche minimaliste), qui considèrent les différentes valeurs de *et* comme autant d'implications conversationnelles. Par contre, elle ne diverge pas fondamentalement de celle de Sperber & Wilson (1989, 272) qui proposent de considérer ces phénomènes comme des développements du contenu explicite de l'énoncé (son explicitation). Notre approche, instructionnelle et procédurale, a pour objectif de décrire l'enrichissement de la forme logique, qui intervient soit au niveau des implications soit au niveau de l'explicitation de l'énoncé.

4.2. Emplois et effets pragmatiques de *et*

La question des emplois dits pragmatiques de *et* ne peut être abordée globalement ici. Nous donnons un court aperçu des problèmes descriptifs posés par ces emplois à l'aide du schéma simplifié de *et* donné par le TLF et des exemples qui lui sont associés (cf. annexe I.1). De façon encore plus schématique, nous distinguerons les emplois temporels (de succession (26a) et de concomitance (26b)), causal (27), narratif (28), implicatif (29), contrefactuel (30) et oppositif (31) :

- (26) a. Ensuite le chœur [...] croquant des pommes et se donnant des bourrades.
(T71)¹
b. Le Prologue se détache et s'avance. (T66)
- (27) a. A bord des avions découverts [...] on s'inclinait hors du pare-brise, pour mieux voir, et les gifles de vent sifflaient longtemps dans les oreilles. (T73)
b. Socrate but un coup et tomba raide. (= (7))
- (28) Non, c'était le sang de son bras qui coulait goutte à goutte. Et toujours cette sensation de mal de mer. (T96)
- (29) Monsieur Alphonse, et la musique que vous deviez m'avoir copiée pour demain ? (T104)
- (30) A : Cette nuit, j'ai réfuté la théorie de la relativité.
B : Et moi je suis le pape!
- (31) Ils ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas. (T78)

¹ Pour les exemples du TLF, numérotés T58a à T104, voir annexe I.2.

La question que posent ces différents emplois peut être formulée de la manière suivante : les interprétations temporelle, causale, oppositive, narrative, implicative ou contrefactuelle de la connexion sont-elles le fait de *et* ou indépendante de *et* ? Une manière de répondre consiste à utiliser deux procédures heuristiques : la suppression de *et*, et son remplacement par des connecteurs spécialisés dans le type de connexion impliquée. On constate alors que seuls les emplois temporels et causaux autorisent la suppression de *et* et que certains emplois permettent la substitution (par *alors* pour les emplois temporel, causal, implicatif et contrefactuel, par *mais* et *pourtant* pour l'emploi oppositif), comme le montrent les exemples (26) à (31) modifiés :

- (26') a. Ensuite le chœur [...] croquant des pommes, se donnant des bourrades.
b. Le Prologue se détache. Il s'avance.
- (27') a. A bord des avions découverts [...] on s'inclinait hors du pare-brise, pour mieux voir. Les gifles de vent sifflaient longtemps dans les oreilles.
b. Socrate but un coup. Il tomba raide.
- (28') ? Non, c'était le sang de son bras qui coulait goutte à goutte. Toujours cette sensation de mal de mer.
- (29') ? Monsieur Alphonse, la musique que vous deviez m'avoir copiée pour demain ?
- (30') A : Cette nuit, j'ai réfuté la théorie de la relativité.
? B : Moi je suis le pape!
- (31') ? Ils ont des oreilles, n'entendent pas, des yeux, ne voient pas.
- (26'') a. Ensuite le chœur [...] croquant des pommes, se donnant **alors** des bourrades.¹
b. Le Prologue se détache. **Alors** il s'avance.
- (27'') a. A bord des avions découverts [...] on s'inclinait hors du pare-brise, pour mieux voir, **alors** les gifles de vent sifflaient longtemps dans les oreilles.
b. Socrate but un coup. **Alors** il tomba raide.
- (28'') ? Non, c'était le sang de son bras qui coulait goutte à goutte. **Alors/mais** toujours cette sensation de mal de mer.
- (29'') Monsieur Alphonse, **alors** la musique que vous deviez m'avoir copiée pour demain ?
- (30'') A : Cette nuit, j'ai réfuté la théorie de la relativité.
B : **Alors** moi je suis le pape!
- (31'') Ils ont des oreilles **mais/pourtant** n'entendent pas, des yeux **mais/pourtant** ne voient pas.

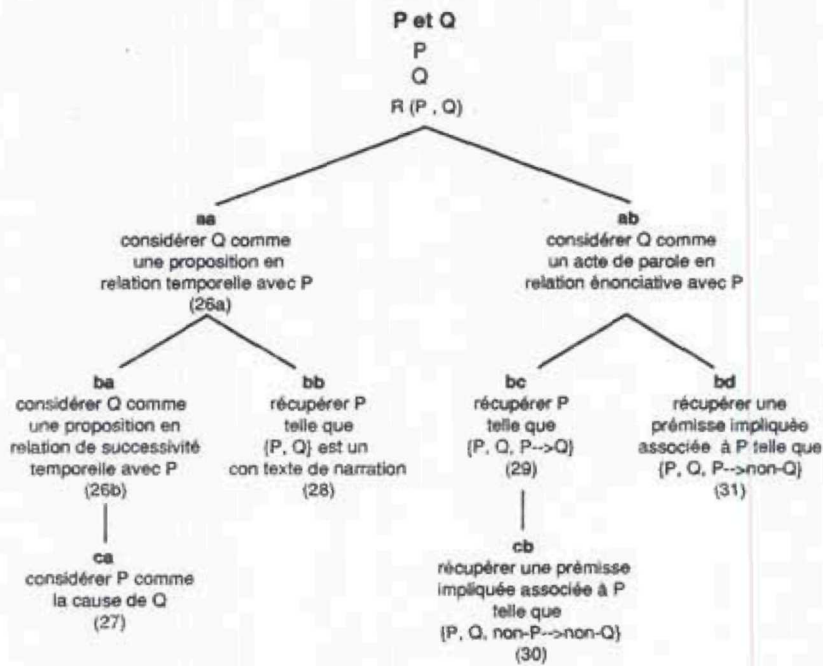
¹ La position de *alors* peut être préposée ou en incise. En préposition, donc à la même place que *et* (i), il y a une discrimination de la valeur de recouvrement temporel. En incise (26''), le sens semble mieux conservé, mais il faut noter qu'il n'y a pas véritablement de substitution, puisque (ii) est possible.

(i) Ensuite le chœur [...] croquant des pommes, **alors** se donnant des bourrades.
(ii) Ensuite le chœur [...] croquant des pommes, **et** se donnant **alors** des bourrades.

Ces quelques manipulations donnent cependant des résultats contradictoires : la difficulté de la suppression constitue un argument en faveur de la contribution de *et* aux effets pragmatiques (pour ses emplois narratif, oppositif, implicatif et contrefactuel, à savoir ses emplois les plus marqués pragmatiquement) alors que la possibilité de substitution (possible pour tous les emplois sauf l'emploi narratif) constitue au contraire un argument contre la spécificité de *et* relativement aux effets pragmatiques. En fait, notre approche autorise une telle contradiction. La thèse centrale que nous défendons est que, loin de constituer des entités sémantiques et pragmatiques homogènes, les connecteurs sont caractérisés par un ensemble de propriétés sémantiques et pragmatiques (leurs instructions) dont l'application partielle ou totale correspond à tel ou tel type d'emploi. Le connecteur a donc une fonction de guidage visant l'optimisation de la pertinence. Le guidage peut se réduire à une facilitation lorsque le parcours est simple; mais il peut également signifier complexification et efforts interprétatifs importants lorsque le parcours dans la procédure est complexe. La question centrale est bien évidemment celle de la représentation d'une telle procédure.

4.3. Propositions pour une analyse procédurale de *et*

L'analyse ci-dessous a pour objectif d'une part de rendre la description de *et* compatible avec ses emplois dits temporels et énonciatifs, et d'autre part de montrer la connexion entre emplois temporel, causal et narratif d'un côté et emplois implicatif, oppositif et contrefactuel de l'autre. L'ensemble de la procédure vise à spécifier la variable R de la relation R (P, Q) constituant la sortie de l'analyse sémantique. La procédure reçoit ainsi la forme suivante, les numéros renvoyant aux exemples du paragraphe précédant :

Schéma 2. Procédure de *et*

N.B.1. Les instructions *aa* et *ab* correspondant aux instructions de premier niveau (obligatoires), alors que les instructions *ba*, *bb*, *cd*, *bd*, *ca* et *cb* constituent les instructions de second niveau.

N.B.2. Le premier noeud correspond au sémantisme de base de *et*, et est dérivé de la règle d'élimination augmentée (11') de *et* (output (iii)) :

(11') Règle d'élimination de *et*:
 input : P et Q
 output : (i) P
 (ii) Q
 (iii) R (P, Q)

5. L'exemple de *enfin*

Tous les classements de *enfin* que nous avons consultés proposent des critères hétérogènes pour la distinction entre les différents emplois de ce morphème. (Par exemple : «signale le dernier élément d'une suite (x, y et enfin z)», «signale la

résignation (enfin, c'est comme ça)», «signale le soulagement (enfin te voilà!)». Ces descriptions ouvrent d'emblée la porte à deux critiques :

(i) Comment concevoir que *enfin* **signale** le soulagement dans un énoncé et la *résignation* dans un autre ? En imaginant qu'un marqueur puisse signaler un sentiment, cela est logiquement impossible pour deux sentiments aussi éloignés l'un de l'autre, voire opposés. Les deux énoncés ci-dessous présentent deux emplois principaux de *enfin* : dans le premier cas (32), où l'action de partir vient à la fin d'une longue attente, *enfin* signifierait le soulagement. Dans le deuxième cas (33), où l'énoncé clôt un échange à propos d'un départ, *enfin* signifierait la *résignation*. Les énoncés étant les mêmes, il est difficile d'envisager d'attribuer aux mots qui les composent la tâche de représenter des sentiments différents. Ce sont d'autres perceptions, comme l'intonation, et surtout d'autres informations, essentiellement contextuelles, qui indiquent à l'interlocuteur comment interpréter ces énoncés¹.

(32) **Enfin**, il est parti ! (depuis le temps que j'attendais cela !)

(33) **Enfin**, il est parti ! (que vous voulez que j'y fasse ?)

(ii) Des critères de distinction relevant du temps (le *dernier* élément) et des sentiments (la *résignation*, le soulagement) peuvent-ils être mis sur le même plan ? Notre approche procédurale, en tout cas, interdit de situer des notions spatio-temporelles et psychologiques sur un même niveau d'analyse. Une telle partition, en effet, masque le fait que la présentation d'un événement provoque parfois un sentiment de soulagement **parce qu'elle** intervient au terme d'un énoncé.

Si l'on veut décrire tous les emplois de *enfin*, il faut : 1) trouver une racine commune à des emplois aussi éloignés que ceux des deux exemples ci-dessus ; 2) trouver des caractéristiques qui distinguent les différents emplois en termes d'instructions de même format. Une description de *enfin*, remplissant à première vue ces deux conditions, fait l'objet d'un article de Cadiot et al. (1985) : chaque emploi décrit est obtenu par dérivation à partir d'une racine commune. Mais justement, c'est par **dérivation** que les auteurs procèdent. C'est-à-dire que la racine procure un schéma de fonctionnement unique des énoncés du type *Z enfin X*, pour lesquels l'occurrence de *enfin* signifie qu'une entité *X* remplace une entité *Y* attendue après l'amorce de discours *Z*. Les caractéristiques discriminantes tiendront essentiellement aux propriétés des *X*, *Y* et *Z*. La description d'emplois intuitivement divergents de la racine commune impose une description coûteuse, notamment le recours à des implicites, le détour par des schémas sous-jacents, etc. afin de démontrer que les informations données par la structure de base sont effectivement présentes. Comme nous l'avons vu au § 3, l'analyse **procédurale** que nous proposons ici se fonde au

¹ Cf. également à l'annexe III.3, les exemples C7 et C9 de Cadiot et al. (1985) où l'énonciation de *enfin* isolé intervient une fois dans une situation de *résignation* et une autre dans une situation de soulagement.

contraire sur une racine minimale sémantique à laquelle s'ajoute, à chaque étape de la procédure, une nouvelle instruction pragmatique. L'avantage de ce type d'approche apparaît clairement : les emplois simples sont décrits simplement, à l'aide d'une ou d'un petit nombre d'instructions, et les emplois plus sophistiqués font intervenir un plus grand nombre d'instructions.

Une conséquence est que, contrairement à Cadiot et al. (1985), nous acceptons pour *enfin* un sens spatio-temporel primitif. Non pas pour en dériver tous les autres emplois, dans l'optique où ils seraient le reflet d'un sens «figuré», mais pour les obtenir par ajouts de possibilités interprétatives. La distinction entre (32) et (33) s'effectue alors, outre sur les données extralinguistiques déjà mentionnées, sur les notions de *fin de procès* (pour (32)) et de *fin de discours* (pour (33)) qui seront à la base de notre analyse. D'autre part, si les énoncés (32) et (33) sont tenables, avec l'ambiguïté qu'ils impliquent, c'est parce que *enfin* rend possible l'expression de sentiments, comme le soulagement ou la résignation. Ces sentiments ne sont pas signalés par *enfin* lui-même, mais sont **potentiellement cooccurents contextuellement** ou représentent des attitudes propositionnelles que le locuteur entretient ou non lorsqu'il produit un énoncé contenant *enfin*.

5.1. Distinction entre opérateur sémantique et connecteur pragmatique

La signification d'un marqueur comme *enfin* est inscrite sous son entrée logique au niveau sémantique (cf. Sperber & Wilson 1989). Il est parfois utilisé dans des énoncés où seul son sémantisme entre en ligne de compte, aucune de ses instructions inférentielles n'intervient pour l'interprétation. Nous considérons cet emploi comme celui d'**opérateur sémantique**. Les deux exemples (35) et (36) illustrent ce sens premier de *enfin*. Sa signification, sous forme de règle d'élimination, s'écrit :

(34) Règle d'élimination de *enfin* :

input : P *enfin* Q
output : Q est dernier

(35) Dieu est esprit et vérité. Il voit tout, il sait tout, il contient en lui toutes choses. Dieu est justice : il punira toutes les fautes. Dieu est bonté : il pardonne au repentir.
Enfin Dieu est miséricorde : il a pitié de tous nos maux. (T5)¹

(36) Je ne sortirai pas. D'abord j'ai du travail, ensuite il fait froid, **enfin** je suis fatigué.
(C1)

D'autres énoncés (comme (37) et (38)) sont réductibles à la même catégorie, mais la présence de *enfin* introduit potentiellement aussi le dernier terme d'un procès. Cette détermination a lieu sous forme d'instruction inférentielle. Les instructions inférentielles interviennent au niveau pragmatique. Elles diminuent

¹ Pour les exemples du TLF, numérotés T1 à T17, voir annexe II.2. Pour les exemples de Cadiot et al. (1985), numérotés C1 à C14, voir annexe III.3.

l'effort de traitement en guidant l'interprétation et/ou optimisent la pertinence des énoncés qui contiennent le connecteur en favorisant les effets contextuels.

- (37) Madame Lepic sert elle-même les enfants, *d'abord* grand frère Félix parce que son estomac crie la faim, *puis* soeur Ernestine pour sa qualité d'aînée, *enfin* Poil de Carotte qui se trouve au bout de la table. (T1)
- (38) Après les huîtres, qui furent trouvées très-fraîches, on servit des rognons à la brochette, une caisse de foie gras aux truffes, et *enfin* la fondue. (T4)

Une paraphrase possible de (37) est alors : «ce n'est qu'après avoir servi tout le monde que Madame Lepic s'occupait de Poil de Carotte» et non : «Poil de Carotte est le dernier d'une *série* d'enfants servis». La présence de *enfin* ajoute ainsi un aspect puisque l'interprétant peut en déduire une impression d'attente. De même, sans préjuger de la «physiologie du goût» de 1825, (38) présente aussi un caractère chronologique et *enfin* (qui sait ?) marque peut-être un soulagement après une longue attente. La notion d'attente n'est pas nécessaire à l'interprétation de ces énoncés, mais elle peut l'être pour d'autres que nous verrons au paragraphe suivant. C'est l'étape qui suit immédiatement celle de «dernier terme d'un procès» dans la procédure. L'interprétation de l'énoncé de forme «*P enfin Q*» est guidée ici par l'application de deux instructions rattachées à *enfin* :

- aa) [Q, exprimant la fin d'un procès, est la dernière assumption contextuelle pour l'interprétation de l'énoncé en cours]
- ba) [confirmation de l'attente que l'interprétant avait de Q]

5.2. Une inconséquence des approches dérivationnelles

La notion d'*attente* intervient clairement dans les énoncés (39) et (40) et l'expression du soulagement est perceptible dans les deux contextes. Le *TLF* ne prend pas cette hypothèse en compte pour deux raisons : d'abord l'organisation de son article différencie les valeurs temporelles (39) des valeurs affectives (40), ensuite ces dernières sont un sous-groupe de la catégorie «en tenant compte d'un interlocuteur présent» (§ II), alors que l'exemple (39) est classé parmi les énoncés pour lesquels «il n'est pas tenu compte d'un interlocuteur» (§ I). Attribuer pourtant à ces deux exemples la même capacité d'exprimer un sentiment n'est nullement problématique puisque la perception du *soulagement* est liée à une notion de fin d'un temps pénible et que, nous allons le voir, nous remettons en cause la distinction entre l'absence et la présence d'un interlocuteur.

Le lien entre des énoncés contenant *enfin* et l'expression du soulagement est en effet explicitement mentionné dans le *TLF* (sortie *IIB1a*) et dans le Cadiot et al. (§ 2B), mais les exemples (40), tiré du *TLF*, et (41), utilisé par Cadiot et al., nous forcent à réfléchir à l'usage de *enfin* en fonction d'un interlocuteur. Nous assistons en effet à un paradoxe. D'une part, dans le *TLF*, l'énoncé devrait correspondre à une

situation d'interaction, puisque, nous l'avons vu, le § II est intitulé : «en tenant compte d'un interlocuteur présent». L'énoncé (40) présente cependant la situation d'un homme seul, face à un cadavre, et qui «pense». D'autre part la catégorie 2B de Cadiot et al. mentionne «X n'a pas de destinataire», alors que l'exemple donné (41) et sa variante (41') présentent explicitement une situation d'interaction !

- (39) J'implorai l'assistance du ciel pour ma famille; chaque intervalle de courrier étoit pour moi une année de souffrance. *Enfin*, je reçus de Philadelphie une lettre de mon fils. (T3)
- (40) Il pense : «Elle est morte... C'est fini... *enfin*! ». Une sensation de détente, de bien-être, de repos. Puis brusquement, en un éclair, il imagine la vie sans elle et se précipite dans l'escalier, comme un forcené. (T13)
- (41) *Enfin*! je t'attendais depuis huit jours! (C6)
- (41') *Enfin*! (C7)

Nous en concluons que le critère de la présence de l'interlocuteur n'est ici pas pertinent. Un sentiment comme le *soulagement* ne fait d'ailleurs pas toujours partie de l'intention communicative d'un locuteur. Il est parfois involontairement extériorisé par des soupirs ou par une intonation particulière et il est d'autres fois, au contraire, très retenu. L'interlocuteur dérive alors une implication du type : «le locuteur tient à me montrer qu'il est soulagé»; ou, au contraire : «le locuteur a laissé échapper un soupir, mais cette marque de soulagement ne m'est pas destinée». L'occurrence de *enfin* est possible dans les deux cas. Nous regroupons donc tous ces exemples en une seule sortie : «fin d'un procès» avec l'évidence d'une attente, le sentiment de soulagement pouvant être concomitant. L'exemple (41) et sa variante raccourcie (41') correspondent alors à : «Je t'attendais depuis huit jours et enfin te voilà». Du point de vue instructionnel, ce sentiment, comme d'autres, n'est pas exprimé, car il est une conséquence interprétative et non pas un mouvement (étape) interprétatif (-tive).

5.3. Monde réel et monde désiré

Nous n'analysons pas principalement l'énoncé exclamatif (42) et sa variante (42') comme destinés à influencer les interlocuteurs, mais plutôt comme communiquant une pensée du locuteur. Cette lecture rapproche (42) de (41). Une paraphrase possible est : «Allez-vous mettre un terme à ce temps où vous parlez ?». De même pour (43) qui peut être paraphrasé par : «Vas-tu m'écouter au terme d'un procès où tu ne m'as pas écouté». *Enfin* s'emploie donc là aussi pour désigner un état comme venant à la fin d'une (longue) attente, mais cet état n'est non plus réel, mais à venir. Les énoncés présentent alors une description d'un **monde désiré** : un monde dans lequel locuteur pourrait dire : «Vous vous taisez enfin / Enfin vous vous taisez !». Lors de la description d'un état du monde réel, *enfin* accompagnait un

sentiment de soulagement; dans le cas d'un état du monde désiré interviennent plutôt des sentiments de colère (42), d'impatience (43), ou d'anxiété (44). La force de *enfin* dans ces cas est de contraindre l'interprétant à produire a posteriori quelque chose qui ressemble à une hypothèse anticipatoire : ce paradoxe après/avant reflète la notion de désir.

- (42) *Enfin* ! je vous ai déjà dit de vous taire. (C8)
- (42') *Enfin* ! (C9)
- (43) Ecoute-moi *donc*, Omer! Ecoute-moi *te dis-je* ! ... Tu ne veux pas, sacripant ! ... M'écouteras-tu *enfin* ! (T16)
- (44) Brusquement, elle (...) lui dit d'une voix étouffée par la *peur* que les domestiques n'entendissent et par sa propre *angoisse* : — *enfin*, Antoine, qu'est-ce que tu as ? Tu as quelque chose... Si! tu caches quelque chose... Est-ce qu'il y a un malheur ? Est-ce que tu es souffrant ? (T17)

Lorsque *enfin* marque la fin d'une attente, celle-là est donc perçue soit comme réalisée soit comme désirée. Cette alternative intervient dans une étape postérieure à l'identification d'un emploi de *enfin* introduisant le dernier terme d'un procès, première branche de notre schéma instructionnel, où l'on s'attache au contenu propositionnel de Q. L'instruction *aa* reste donc valable, l'instruction *b*, qualifiant le type d'attente change :

- aa) [Q, exprimant la fin d'un procès, est la dernière assumption contextuelle pour l'interprétation de l'énoncé en cours]
- bb) [Q n'est pas réalisé, mais attendu]

5.4. *Enfin* comme «fin d'un discours»

La deuxième branche de notre schéma regroupe tous les cas où *enfin* est utilisé pour marquer le **dernier élément d'un discours**. Il s'agit donc du terme d'une énumération, avec tous les sentiments qui peuvent s'y rattacher : résignation, impatience, colère etc. La paraphrase possible est : «en dernière analyse». Le *dernier terme d'un procès* signifiait que le contenu propositionnel de Q était considéré, c'était le domaine de l'«événementiel». Le *dernier terme d'un discours* se réfère à Q comme acte de parole, c'est le domaine de l'«énonciatif».

Les exemples (45) et (46) présentent des situations où le locuteur montre qu'il désire cesser de parler, que la question ne mérite pas de plus longs développements.

- (45) Passe ce soir, on pourra aller au cinéma... *enfin*, on trouvera bien quelque chose à faire. (C5)
- (46) Mme EVRARD — Pourquoi n'est-ce pas à moi qu'on vous adresse ? Mais je verrai bientôt si vous *me* convenez : *car enfin*, c'est à moi que vous appartenez, et vous êtes vraiment entrée à mon service. (T11)

Les sentiments éprouvés par les locuteurs ne sont pas, nous l'avons déjà dit, dépendants des instructions rattachées à *enfin*. Le TLF regroupe deux exemples illustrant l'expression de l'impatience (sortie IIB3 / T15, T16). Un de ces deux exemples a été cité en (43), l'autre l'est ci-dessous en (47). Pour le TLF, la seule distinction entre les deux réside dans la position de *enfin*, mais pour nous il s'agit de deux emplois de *enfin* fondamentalement différents. Le fait que, pour les deux énoncés, le sentiment d'impatience puisse être concomitant n'entraîne aucune parenté. Alors que (43) exprimait l'attente d'une action à venir, (47) introduit le terme d'un discours. Il est proche de : «Mais après ce qui a été dit, *en dernière analyse*, renoncerez-vous à votre foi pour un travail ?». De cette capacité d'introduire la dernière analyse découle les possibilités de contredire ou de compléter la proposition P.

L'interprétation de (45) est plus précise si l'on considère que Q, introduit par *enfin* a la capacité de corriger P. Si cette instruction n'est pas nécessaire pour (45), elle l'est pour les énoncés du type de (48) qui exploitent cet emploi de *enfin* comme introduisant une auto-corrrection.

- (47) JEAN (perdant patience). – «Mais *enfin*, si l'on vous demandait, à l'une ou à l'autre, de renier vos croyances religieuses pour conserver un emploi, qu'est-ce que vous répondriez ?» (T15)

- (48) Le maire de ma commune est socialiste, *enfin* socialiste entre guillemets. (C13)

Enfin permet aussi d'opérer une synthèse des informations données dans la première partie de l'énoncé (49). Dans cet emploi, il peut être remplacé par le marqueur *bref* (49') ou combiné avec lui (49'')¹. Une des raisons de reprendre une énumération sous une forme synthétique peut être le renoncement à la forme de l'énumération, la proposition introduite par *enfin* est alors à la fois une auto-corrrection et une synthèse (50). Il est intéressant de constater que si la combinaison avec *bref* reste possible (50'), la substitution (50'') ne l'est plus. L'interprétation serait alors que *il* porte tous les noms cités en P, ce qui est nié par *je ne sais plus*.

- (49) ... ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces [...], ça crie, c'est fatigué, – insupportables *enfin*. (T6)

- (49') ... ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces [...], ça crie, c'est fatigué, – *bref* insupportables.

- (49'') ... ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces [...], ça crie, c'est fatigué, – *enfin bref* insupportables.

¹ La place de *enfin* n'interfère pas dans la démonstration. L'énoncé ci-dessous est en effet l'équivalent de (49)

i) ... ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces [...], ça crie, c'est fatigué, – *enfin* insupportables.

- (50) Il a un plaisant nom, il s'appelle Quatre-Temps, Pâques-Fleuries, Mardi-Gras, je ne sais plus ! Un nom de fête carillonnée, **enfin** ! (T8)
- (50') Il a un plaisant nom, il s'appelle Quatre-Temps, Pâques-Fleuries, Mardi-Gras, je ne sais plus ! **Enfin bref**, un nom de fête carillonnée !
- (50'') * Il a un plaisant nom, il s'appelle Quatre-Temps, Pâques-Fleuries, Mardi-Gras, je ne sais plus ! **Bref** un nom de fête carillonnée !

La présence de *enfin* autorise finalement ce que nous appelons un *retour sur l'énonciation* (Luscher 1989a) : le locuteur revient sur le fait d'avoir dit quelque chose. Ce faisant, il commente le caractère faux ou inadéquat de ce qui précède. L'exemple de Cadiot et al. (1985) pour cet emploi¹ de *enfin* reprend bien les différentes expressions qui sont généralement utilisées (51).

- (51) Untel s'est suicidé en prison, **enfin** tu me comprends / tu vois ce que je veux dire / tu sais ce que ça veut dire / etc. (C10)

L'instruction *ab*, instruction énonciative, se combine avec des instructions qui demandent de récupérer P, puis de le remplacer par Q, que celui-ci en fasse ou non la synthèse, ou de le considérer comme un acte de parole que Q commentera. Ces étapes sont spécifiées dans le schéma ci-dessous.

- ab) [l'explicature de Q, prise comme acte de parole, est la dernière assomption contextuelle pour l'interprétation de l'énoncé en cours]

5.5. Schéma instructionnel de *enfin*

Ce schéma représente les parcours interprétatifs possibles d'énoncés contenant *enfin*. Il est du même type que celui que nous avons vu pour *et* (§ 4.3). Il montre la relation entre les emplois relevant du contenu propositionnel d'une part et d'un acte de parole de l'autre. L'ensemble de la procédure vise à préciser comment le « dernier terme » doit être interprété. Nous pensons que tous les emplois de *enfin* peuvent être réduits à un tel schéma. Nous n'affirmons pas, en revanche, que notre interprétation des exemples auxquels les numéros renvoient soit la seule possible. Le fait qu'un lecteur situe un exemple sur une autre branche du schéma, ou qu'il lui soit impossible de trancher entre deux interprétations, ne saurait contredire nos hypothèses. En effet : 1) Nous avons toujours affirmé que l'interprétation est sous-déterminée linguistiquement (Moeschler 1989). En l'absence des apports contextuels réels, comprenant également les interlocuteurs impliqués dans leurs rôles de locuteur et d'allocutnant(s) (Luscher 1989b), toute interprétation est sujette à caution. 2) Les différents emplois d'un même morphème sont connus des locuteurs et des interlocuteurs. L'occurrence d'un terme polysémique et plurifonctionnel dans un

¹ Développé dans leur § 3A2, cet exemple met en évidence, pour Cadiot et al. (1985), trois énonciateurs (ceux de X de Y et de Z), d'où un emploi de *enfin* marquant la connivence entre les interlocuteurs.

énoncé n'est pas toujours innocente. Le locuteur peut «laisser entendre» plusieurs voix. L'interprétant ouvre alors simultanément plusieurs parcours interprétatifs sans que l'un n'exclue l'autre ou les autres.

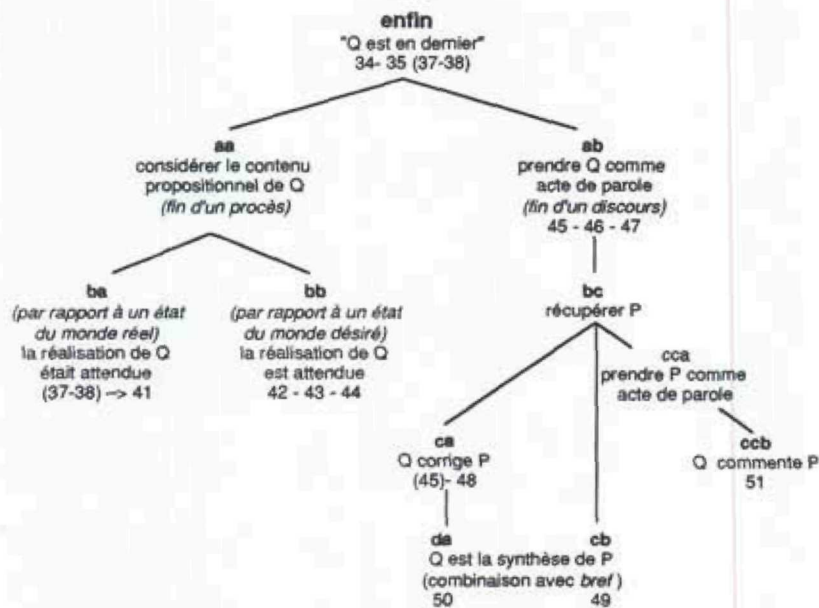


Schéma 3. Procédure de enfin

N.B.1. Pour la synthèse, deux parcours sont donc possibles :

- en trois étapes (48)
 $ab \rightarrow bc \rightarrow cb$
- en quatre étapes, si la synthèse est combinée avec une auto-correction (50)
 $ab \rightarrow bc \rightarrow ca \rightarrow da$

N.B.2. Le retour sur l'énonciation s'effectue toujours par un couple d'instructions du type de *cca* + *ccb*.

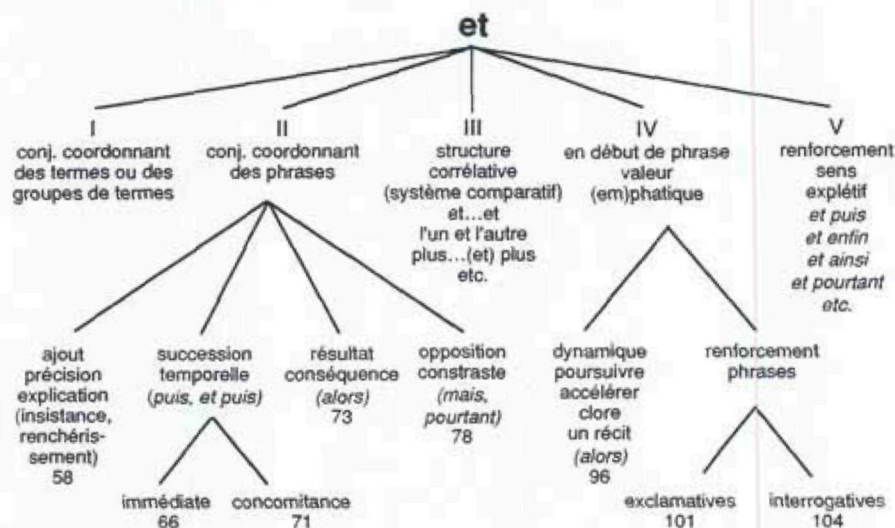
Bibliographie

- ANSCOMBRE J.-C. & DUCROT O. (1977), «Deux *mais* en français ?», *Lingua* 43, 23-40.
- BLAKEMORE D. (1987), *Semantic constraints on relevance*, Oxford, Basil Blackwell.

- CADIOT ET AL. (1985), «Enfin, marqueur métalinguistique», *Journal of Pragmatics* 9, 199-239.
- CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE 8 (1987), *Nouvelles approches des connecteurs argumentatifs, temporels et reformutatifs*, Université de Genève.
- DE CORNULIER B. (1985), *Effets de sens*, Paris, Minuit.
- GROUPE λ-1 (1975), «Car, parce que, puisque», *Revue Romane* 10, 248-280.
- JAYEZ J. (1988), «Alors : description et paramètres», *Cahiers de Linguistique Française* 9, 135-175.
- LUSCHER J.-M. (1988-89), «Signification par l'opérateur sémantique et inférence par le connecteur pragmatique, l'exemple de *mais*», *Sigma* 12-13, 233-253.
- LUSCHER J.-M. (1989a), «Connecteurs et marques de pertinence. L'exemple de *d'ailleurs*», *Cahiers de Linguistique Française* 10, 101-145.
- LUSCHER J.-M. (1989b), «Propositions pour un pré-traitement des unités conversationnelles», *Verbum* XII/2, 179-192.
- LYONS J. (1978), *Eléments de sémantique*, Paris, Larousse.
- MOESCHLER J. (1989), *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermes.
- SPERBER D. & WILSON D. (1989), *La pertinence : Communication et cognition*, Paris, Minuit.
- TRESOR DE LA LANGUE FRANÇAISE (1979-1980), Nancy, Institut national de la Langue française, CNRS.

Annexe I : L'analyse du TLF de *et*

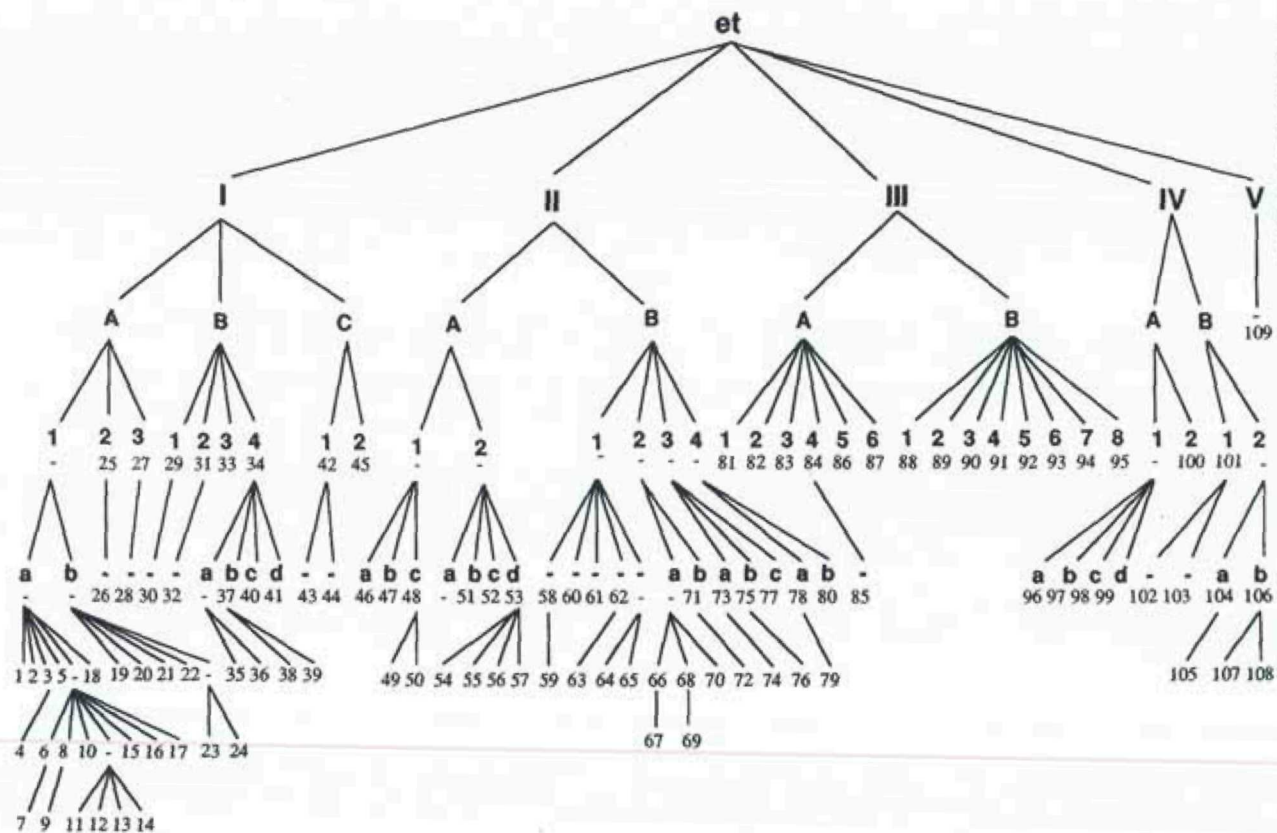
I.1. Schéma simplifié



I.2. Sélection d'exemples (selon notre numérotation)

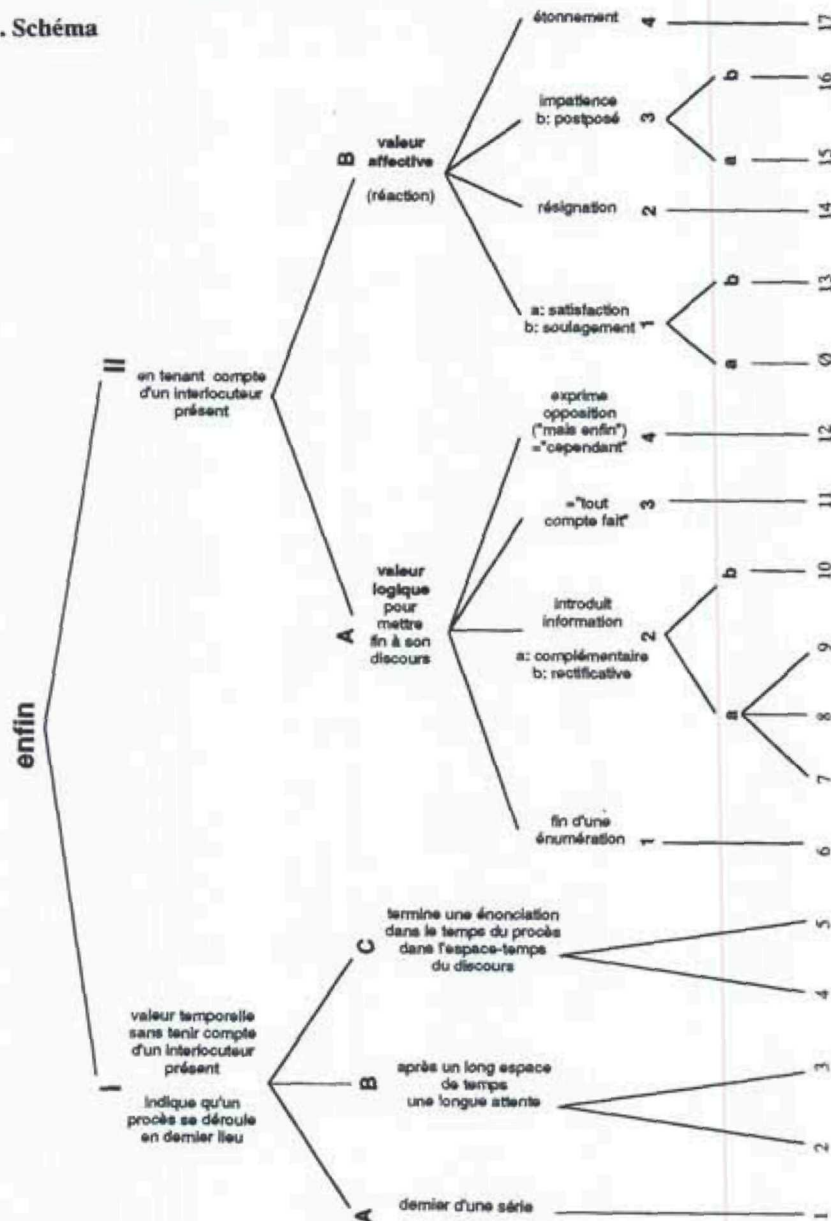
- T58a Ils [...] feront avancer, et vivement, toute la troupe de ces oiseaux-là.
BALZAC, *Les Chouans*, 1829.
- T66 Le Prologue se détache et s'avance.
ANOUILH, *Antigone*, 1946.
- T71 Ensuite le chœur [...] croquant des pommes et se donnant des bourrades.
CLAUDEL, *Le livre de Christophe Colomb*, 1929.
- T73 A bord des avions découverts [...] on s'inclinait hors du pare-brise, pour mieux voir, et les gifles de vent sifflaient longtemps dans les oreilles.
ST-EXUPERY, *Terre des hommes*, 1939.
- T78 Le fameux : «Ils ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas».
BRASILLAC, *Pierre Corneille*, 1938.
- T96 Non, c'était le sang de son bras qui coulait goutte à goutte. Et toujours cette sensation de mal de mer.
MALRAUX, *La condition humaine*, 1933.
- T101 Et comment ! [Ils] n'abordaient aux Iles Blanches qu'en passant, par curiosité. Et comment donc !
LAFORGUE, *Moralités légendaires*, 1897.
- T104 Monsieur Alphonse, et la musique que vous deviez m'avoir copiée pour demain ?
LECLERCQ, *Proverbes dramatiques*, 1835.

I.3. Schéma complexe



Annexe II. L'analyse du TLF de *enfin*

II.1. Schéma

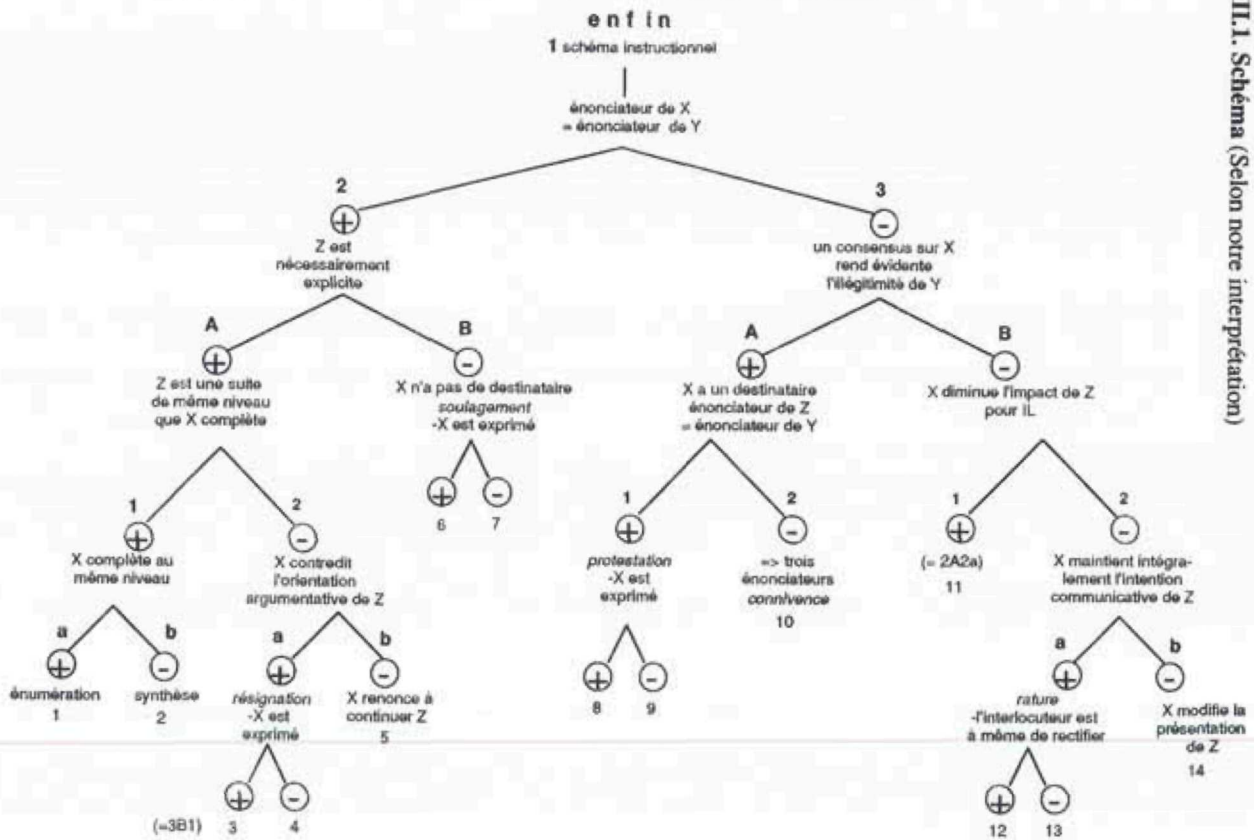


II.2. Sélection d'exemples du TLF (selon notre numérotation)

- T1. Madame Lepic sert elle-même les enfants, *d'abord* grand frère Félix parce que son estomac crie la faim, *puis* soeur Ernestine pour sa qualité d'aînée, **enfin** Poil de Carotte qui se trouve au bout de la table.
RENARD, *Poil de Carotte*, 1894.
- T2. Il [le comte de Restaud] regarda son fils *pendant longtemps*, et lui dit **enfin** d'une voix affaiblie: – Ernest, mon enfant, tu es bien jeune; mais tu as bon cœur...
BALZAC, *Gobseck*, 1830.
- T3. J'implorai l'assistance du ciel pour ma famille, chaque intervalle de courrier étoit pour moi une année de souffrance. **Enfin**, je reçus de Philadelphie une lettre de mon fils.
FIEVEE, *La dot de Suzette*, 1798.
- T4. Après les huîtres, qui furent trouvées très-fraîches, on servit des rognons à la brochette, une caisse de foie gras aux truffes, et **enfin** la fondue.
BRILLAT-SAVARIN, *Physiologie du goût*, 1825.
- T5. Dieu est esprit et vérité. Il voit tout, il sait tout, il contient en lui toutes choses. Dieu est justice : il punira toutes les fautes. Dieu est bonté : il pardonne au repentir. **Enfin** Dieu est miséricorde : il a pitié de tous nos maux.
JOUBERT, *Pensées*, t.1, 1824.
- T6. ... ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces (...), ça crie, c'est fatigué, – insupportables **enfin**.
COLETTE, *Claudine à l'école*, 1900.
- T8. Il a un plaisant nom, il s'appelle Quatre-Temps, Pâques-Fleuries, Mardi-Gras, je ne sais plus! Un nom de fête carillonnée, **enfin** !
HUGO, *Notre-Dame de Paris*, 1832.
- T11. Mme EVRARD – Pourquoi n'est-ce pas à moi qu'on vous adresse? Mais je verrai bientôt si vous me convenez: *car enfin*, c'est à moi que vous appartenez, et vous êtes vraiment entrée à mon service.
COLIN D'HARLEVILLE, *Le Vieux célibataire*, 1792.
- T13. Il pense : «Elle est morte... C'est fini... **enfin**!» Une sensation de détente, de bien-être, de repos. Puis brusquement, en un éclair, il imagine la vie sans elle et se précipite dans l'escalier, comme un forcené.
MARTIN DU GARD, *Devenir*, 1909.
- T15. JEAN (perdant patience). – «*Mais enfin*, si l'on vous demandait, à l'une ou à l'autre, de renier vos croyances religieuses pour conserver un emploi, qu'est-ce que vous répondriez?»
MARTIN DU GARD, *Jean Barois*, 1913.
- T16. Ecoute-moi *donc*, Omer! Ecoute-moi *te dis-je* ! ... Tu ne veux pas, sacripant ! ... M'écouteras-tu **enfin** !
ADAM, *op. cit.*
- T17. Brusquement, elle (...) lui dit d'une voix étouffée par la peur que les domestiques n'entendissent et par sa propre angoisse : – **enfin**, Antoine, qu'est-ce que tu as? Tu as quelque chose... Si! tu caches quelque chose... Est-ce qu'il y a un malheur? Est-ce que tu es souffrant ?
ROLLAND, *Jean-Christophe*, 1908.

Annexe III. La description de *enfin* de Cadot et al. (1985)

III.1. Schéma (Selon notre interprétation)



III.2. Commentaire

Notre lecture de cet article met en évidence le caractère systématique des critères de distinction. Sans que cela soit donné explicitement, toutes les caractéristiques ouvrent en fait sur deux emplois : 1) lorsque la caractéristique est présente; 2) lorsqu'elle est absente. Dans notre approche procédurale, il y a aussi des possibilités d'emploi sans qu'une instruction soit appliquée (emploi par défaut), mais ici les critères sont redéfinis positivement chaque fois, ce qui autorise une représentation en couples «positif/négatif»(schéma 3). Si les schémas rendant compte de *et* reproduisaient la structure de l'article du *TLF*, il n'en va pas de même pour cet article. Il s'agit d'une interprétation, nous sommes donc au premier chef responsables des éventuelles incohérences que le lecteur pourrait constater.

III.3. Sélection d'exemples de Cadiot et al.(1985) (Nous soulignons)

- | | |
|---|--------------|
| C1. Je ne sortirai pas. D'abord j'ai du travail, ensuite il fait froid, enfin je suis fatigué. | (2a) p. 203. |
| C2. L: Il y avait Pierre, Paul, Marie, enfin tous les gens du groupe. | (10) p. 206. |
| C3. Ça serait gentil d'aller voir Pierre, enfin , tu fais ce que tu veux. | (18) p. 210. |
| C4. Elle est un peu trop cuite, enfin ... | (14) p. 208. |
| C5. Passe ce soir, on pourra aller au cinéma... enfin , on trouvera bien quelque chose à faire. | (20) p. 211. |
| C6. Enfin! je t'attendais depuis huit jours! | (26) p. 214. |
| C7. Enfin! | (22) p. 212. |
| C8. Enfin! je vous ai déjà dit de vous taire. | (45) p. 222. |
| C9. Enfin! | (42) p. 222. |
| C10. Untel s'est suicidé en prison, enfin tu me comprends / tu vois ce que je veux dire / tu sais ce que ça veut dire / etc. | (56) p. 227. |
| C11. Ce serait gentil d'aller voir Pierre, enfin tu fais ce que tu veux. | (57) p. 228. |
| C12. Il y a cinquante ans, à Paris, on voyait encore pas mal de cheval, enfin de chevaux. | (59) p. 230. |
| C13. Le maire de ma commune est socialiste, enfin socialiste entre guillemets. | (63) p. 231. |
| C14. Il skie bien, enfin pas mal. | (69) p. 234. |